

âgé de vingt-cinq ans; ayant terminé ses études depuis trois ans, il faisait partie de la maison de commerce de son père. Celui-ci avait le ferme désir, lorsqu'il serait trop âgé pour continuer à administrer la «firme» d'y mettre son fils comme successeur. Très intelligent, Gérard s'était déjà fait valoir dans le monde des affaires, lorsqu'il rencontra mademoiselle Dugal. Ce fut au début du printemps de cette même année qui vit la triste fin de leur idylle, qu'ils se rencontrèrent pour la première fois.

Gérard allait tous les jours au bureau en auto. Un matin, au croisement d'une rue, il ne vit, que trop tard, une jeune fille qui la traversait, car il frappa la malheureuse. La voyant évanouie sur le pavé, avant qu'une ambulance vint la chercher, il l'avait lui-même portée dans son auto. Puis, il trouva dans son sac à main le nom et l'adresse de sa victime; il put aussi la transporter chez elle. Là, ayant mandé un médecin, il sut que la jeune fille n'était pas blessée grièvement.

Tous les jours, depuis, il vint prendre des nouvelles de la malade qui guérissait rapidement, et, chaque fois, c'était de charmantes causeries, entre lui, la jeune fille, et sa mère, car Madame Dugal et sa fille vivaient seules. Cette dernière donnait des leçons de piano; elle gagnait peu, mais cela suffisait pour leurs maigres exigences. Gérard paya les soins du docteur et les médicaments.

Pour ne pas les blesser en leur donnant de l'argent pour le temps que Mademoiselle Alice avait perdu, il apporta des fleurs, des bonbons, et, enfin, de ces petites gâteries qui plaisent aux coeurs simples qu'un rien rend heureux, et cet accident tourna en une charmante aventure amoureuse.

Gérard avait parlé de cet incident à son père; donc, un jour il l'amena chez ses amies.

Alice était seule lorsque les deux hommes se présentèrent chez elle. Elle les reçut gentiment, se montrant heureuse de connaître le père de Gérard.

Sa mère était partie au cimetière déposer des fleurs sur la tombe de son père, expliquait-elle.

—«Maman ne tardera pas à venir, fit la jeune fille.»

En effet, il y avait à peine dix minutes qu'ils étaient là, lorsque Madame Dugal fit son entrée dans le salon et Gérard ne devait jamais oublier cet instant.

Comme frappée par la foudre, elle resta saisie devant Monsieur Clément. A son tour celui-ci devint pâle, et deux cris s'échappèrent de la poitrine oppressée de ces deux êtres :

—«Vous! Vous!...

Un éclair de haine alluma les yeux de Madame Dugal; d'une voix frémissante, elle lança :

—«Vous osez venir, vous, qui m'avez fait tant de mal; vous qui avez trahi la fiancée qui eût un jour foi en votre parole donnée. Vous étiez ici, peut-être dans l'espoir de voir mon visage ridé par les larmes; eh bien! non! votre plan est déjoué. Je suis heureuse, je me suis mariée à un être bon, honnête, qui, malheureusement est mort. J'ai une fille que j'aime et vous, s'il vous reste un peu de délicatesse, vous m'épargnerez votre présence. M'entendez-vous?»

Courbant la tête, tel un criminel, sans un mot, le père de Gérard fit signe à celui-ci de le suivre, et ils se retirèrent.

Le coeur brisé par cette scène pénible, Gérard comprit que c'en était fini de ses visites et de son amour. Il devait supporter les conséquences des fautes qu'il devenait avoir été commises par son père et ne jamais franchir le seuil de la maison des Dugal.

Alice, elle, savait la triste histoire de sa mère, mais elle ne pensait pas que le hasard, un jour, la mettrait en présence de l'ancien fiancé de Madame Dugal, qui avait délaissé sa mère pour une autre et que, terrible coïncidence, il serait le père de celui qu'elle aimait.

Plusieurs jours se passèrent.

Deux êtres luttèrent contre leur amour. Ce fut Gérard, qui, le premier, chercha à revoir Alice. Il la guettait le matin lorsqu'elle partait travailler, et un jour, il osa lui reparler. Elle ne refusa pas de lui répondre, mais sa mère ne devait jamais le savoir. C'est ainsi que tous les soirs, sous prétexte de donner des leçons, Alice rencontra Gérard Clément. Mais l'amour prenait de longues racines dans leur coeur et devait former de longues aiguilles empoisonnées, car il leur était défendu de s'aimer.

Cruelle torture, ils s'aimaient passionnément.

Une dernière fois, cependant, Alice implora sa mère, mais celle-ci se montra impitoyable dans sa résolution. Voilà pourquoi, ce soir-là, deux êtres s'étaient séparés, mais deux amours s'accrochaient encore dans les replis de deux coeurs.

Quelques jours après, Alice apprit par les journaux, le départ de Gérard Clément pour l'étranger. La grande mare finissait de détruire son bonheur.

L'âme meurtrie, elle dû courber la tête devant sa destinée.

Cherchant l'oubli dans son travail, elle parvint à apaiser un peu sa douleur.

Plusieurs mois se passèrent et la pauvre fille ne reçut plus de nouvelles de Gérard. C'était bien fini, aucun espoir ne lui restait de revoir celui qu'elle aimait. D'ailleurs les lettres qu'il lui aurait écrites, n'auraient pu que faire saigner leurs coeurs, déjà si blessés.

La voyant triste et songeuse, une de ses amies lui proposa de l'imiter, de prendre un correspondant :

—«Cela te distrairait», dit-elle un jour à Alice, «surtout ceux de l'étranger, ils méritent tant que des âmes charitables les aident. Si tu veux, j'ai justement un jeune homme, au Maroc, pour toi, il se nomme Georges Benoit; de plus c'est un des nôtres, un négociant. Le pauvre s'ennuie, il cherche à chasser le «cafard» qui s'empare de tous ces malheureux, là-bas, sous le soleil brûlant du «bled». Tout au plus, ce serait une bonne action à faire, poursuivit-elle».

Alice céda aux instances de son amie et écrivit à ce Georges Benoit, donnant le nom de Gisèle Lanctôt, et comme adresse, poste restante. Elle préféra ne pas se faire connaître.

Une jour, elle reçut une réponse de ce correspondant. Une lettre où l'on sentait de la tristesse et peut-être un grand chagrin. Alice fut touchée vivement par ces quelques lignes dépourvues de fadaïses; car deux âmes qui souffrent se sentent presque toujours attirées l'une vers l'autre. Elle répondit donc, et une correspondance des plus charmantes s'établit entre eux.

Malgré sa grande peine, Alice fit tout en son pouvoir pour remonter le moral de ce compatriote exilé. A chaque missive, elle découvrait chez son correspondant une âme délicate, une éducation, et un tact sans borne. Elle se prit bientôt à l'aimer comme un frère.

C'est que leur vie se ressemblait tant. D'après les confidences que Georges Benoit lui avait faites, Alice sut que, tout comme elle, il était séparé pour toujours d'une personne qu'il avait beaucoup aimée, et qu'il aimait encore: c'était une femme.

Il lui parlait souvent de celle qu'il adorait.

A son tour, elle se laissa arracher quelques confidences. Elle lui parla de Gérard, décrivant son grand amour pour lui.

Tous deux ils aimaient d'un même amour éternel et puissant.

Alice se hâtait de rentrer chez elle les soirs où elle croyait trouver une lettre du Maroc. Ce qu'elle avait d'abord fait à contre coeur, maintenant, elle était heureuse d'avoir accepté la proposition de son amie.

Hélas! ces quelques petites joies, elle devait les payer bien cher, car Madame Dugal se mourait.

Tout son temps fût employé à soigner sa mère que, malgré la souffrance qu'elle lui avait causée, elle aimait de toutes les fibres de son coeur. Elle ne donna donc plus de ses nouvelles au correspondant lointain.

La fin venait rapidement.

Quelques heures avant de mourir, Madame Dugal fit signe à sa fille d'approcher près de sa couche, et la moribonde, avant d'explorer le revoir un jour, dis-lui que je père de Gérard avait faite :

—«Si jamais tu as le bonheur de le revoir un jour, dis lui que je pardonne pour vous deux!» souffla-t-elle, puis, luttant encore contre l'horrible «camarde», elle poursuivit :

—«Je veux que vous bénissiez ma mémoire et qu'un jour, peut-être, deux coeurs réunis viennent prier sur ma tombe. J'ai peur de partir en laissant le malheur derrière moi. De ce long, long voyage d'où l'on ne revient plus, je veux être une voyageuse heureuse en emportant pour tout bagage deux amours terrestres.»

Ce fut tout. Alice seule au monde, sa mère avait pardonné; mais il était trop tard; elle avait perdu son bonheur envolé vers d'autres êtres plus heureux qu'elle.

Oh! si elle avait pu le retenir avant qu'il prenne son essor.

Mais à quoi bon regretter, elle avait là devant les yeux, un malheur encore plus terrible.

Cette mort rendit Alice neurasthénique! Son cerveau était menacé; si bien qu'elle dû cesser son travail et bientôt, elle fût forcée, d'après les conseils d'un médecin, de rentrer dans un sanatorium. Ses maigres économies dépensées pour les obsèques de sa mère, elle était à bout de ressources. Mais le doc-

(Suite à la page 49)